

CHAPITRE I

Le Nantes-Lyon

Sur le quai, sous le crachin printanier, je patiente. Après la fin d'un séjour de trois jours à Tours, je rentre à Lyon.

Je ne soupçonne pas que le hasard, ce dimanche, en bon compagnon et porté par un mystérieux caprice va prendre en main mon destin, que celui-ci ne patiente plus en file d'attente et qu'à 10 h 03, quand arrive en gare de Saint-Pierre-des-Corps le Corail bondé, je n'ai plus le choix ; c'est le wagon 5 qui sera mon île au trésor, à la fois pour mon bien et pour mon mal. Mais comment en cet instant puis-je le savoir ?

Comme chaque fin de week-end, il y a beaucoup de monde dans le train. La seule place disponible se trouve troisième banquette sur la rangée de gauche, à côté d'une jeune femme, chevelure châtain clair, ciel azur dans le regard, attitude impassible, qui témoigne d'une indifférence profonde au bruit environnant. Sa tête inclinée repose sur la vitre. Elle admire le paysage qui défile et ses pensées filent au rythme du train. Je remarque ses mains d'une grande finesse, sans alliance, en évidence sur une jupe bleue de fil.

J'ai aimé mon week-end tourangeau ; quelques jours d'évasion à visiter châteaux et cités pittoresques, à réapprendre les

leçons de notre histoire, récitées puis oubliées. Loin d'envie de romance aventureuse, de besoin de nouer quelques relations, de désir ou tentation amoureuse, mon esprit vagabonde. Indolent dans le cadencement des roues du train, il incline au secret des fantasmes inconvenants d'un jeune homme célibataire ou aux rêveries d'une âme qui badine.

Ainsi j'imagine, à la vue d'un château sur la rive du Cher, Marie-Louise, une brune comtesse, encore à la belle jeunesse, vivant à Chenonceaux, s'ennuyant, désirant sortir de son univers sans horizon, hors du temps, qui m'attend à la grille de son manoir, moi, le roturier, le hobereau peu téméraire. Je la courtise, nous marivaudons et elle me conduit à la chambre des dames...

Le rêve s'arrête là, car ma voisine, dans l'ignorance de mes songes, s'agite, sort de son sac un paquet de gâteaux et aimablement me propose un biscuit :

« Voulez-vous goûter une spécialité nantaise ? J'ai une petite faim et j'ai des scrupules car je vais vous faire envie ; ces gâteaux de chez moi sont si bons ! »

Son geste sympathique me surprend, mais je lui souris et j'accepte. Je pense que c'est marrant de se faire draguer par une superbe jeune femme et qu'après tout, la gourmandise n'est pas un vilain défaut.

« Prenez-en un deuxième, ne soyez pas timide, c'est de bon cœur !

– D'accord, mais à condition que vous acceptiez mon invitation au bar. »

Elle dit oui.

« Je m'appelle Christian.

– Et moi Clarisse.

– Je ne connais pas son origine, mais c'est un prénom très doux, poétique et romantique. J'aime beaucoup. »

Ce compliment un peu maladroit et « vieille France » la fait sourire.

C'est une femme à l'apparence gracieuse, le visage rieur au sourire lumineux, des lèvres charnues un peu paresseuses qui filtrent les mots d'un ton doucereux. Son verbe spontané subtilement drôle me plaît.

Au bar, j'apprends qu'elle vit à Nantes et qu'elle se déplace à Lyon pour un impératif professionnel. Elle travaille au service juridique d'une banque nationale. Jeune, ambitieuse, compétente, elle s'engage dans le cycle contraignant mais indispensable de la mutation. Pour sa carrière prometteuse, elle est prête à laisser la quiétude nantaise pour la turbulence lyonnaise.

En montant dans ce train, loin de mon esprit l'idée que des aléas mécaniques allaient être « moteurs » dans mon cœur, qu'ils détourneraient le cours bien prosaïque de ma vie. Le destin, de son doigt autoritaire, de son air malicieux ou austère, sans appel, soumet les êtres à son bon vouloir, que ce soit dans un train, en avion ou dans la rue, c'est lui le maître qui arbitre, qui dispose sans retenue de chacun et de chaque âme.

Après trois minutes d'arrêt en gare de Vierzon, c'est poussivement et avec quelques soubresauts que le Corail repart. Nous comprenons à sa peine pour prendre de la vitesse que la machine est à bout de souffle, l'effort est trop intense, qu'un incident va fatalement se produire. Sous le ciel berrichon en bruine, dans la brume qui se propage sur les hameaux, notre train souffre, il grogne, ses organes bougonnent et la vitesse se réduit encore.

Le contrôleur, laconiquement, tente de nous rassurer, mais bien sûr l'inquiétude gagne le compartiment et quelques voyageurs agacés commencent à ronchonner.

Clarisse a l'œil interrogateur. Quant à moi, j'ai décidé de rester philosophe, j'observe la mise en scène qui se met en place et je joue la dérision.

« Avez-vous encore des gâteaux en réserve, si nous nous arrêtons plusieurs heures en rase campagne, nous allons les apprécier ?

– Il m'en reste en effet quelques-uns, mais je vais les garder précieusement ; au fil des péripéties, ils vont se valoriser, je les mettrai aux enchères. »

Sa réponse est sans doute inspirée par une déformation professionnelle, pensé-je avec amusement.

Quelques kilomètres avant Bourges, la locomotive renâcle. Nous pressentons un état de syncope et mécaniquement, elle stoppe en pleine nature.

Est-ce par la grâce de nos prières ? Dans un ultime sursaut de souffrance, cahin-caha, la bête en fer nous traîne jusqu'à la gare de Bourges. Une certitude : nous voici sur le quai en quarantaine.

Une voix d'homme, gênée, nasillonne qu'à la suite d'une défaillance électrique majeure, un changement de motrice s'avère nécessaire.

Heureusement, le destin est bon enfant. Dans le dépôt de la gare de Bourges, une locomotive est disponible ; une lueur d'espoir pour que nous repartions rapidement.

« Certainement qu'elle nous attendait », me dit Clarisse.

La voix de l'homme nous indique que dans un délai d'une heure environ, nous devrions en effet repartir pour notre destination. Elle nous demande aussi de ne pas quitter le wagon.

En dépit de ce fâcheux contretemps, je ressens en moi un certain apaisement, presque une aisance de bien-être. La présence de Clarisse m'est agréable, certains de ses propos

m'ont intrigué et quelques fourmillements de curiosité dans mon esprit se manifestent.

Côte à côte, avec parfois d'involontaires frôlements d'épaules, nous échangeons d'abord quelques banalités. Elle possède le sens de l'autodérision – un peu comme moi, je crois –, une capacité à ironiser sans dramatiser. Notre situation imprévisible lui paraît assez cocasse et ne semble pas l'impressionner outre mesure, ni la faire basculer dans le camp de la mauvaise humeur.

Au fil des minutes, l'échange devient plus personnel. J'apprends qu'elle a vingt-six ans – je suis son aîné de neuf ans –, qu'elle travaille au service juridique de la Banque centrale de crédit. Elle a rendez-vous à la Part-Dieu demain matin à 10 h avec la DRH de Lyon pour une proposition de mutation avec bien sûr à la clé un avancement. Cette confiance me contrarie particulièrement.

Dans le wagon, nous ressentons de légères secousses, sans doute le détachement de la motrice. Il fait de plus en plus chaud dans le tube aux vitres qui s'embuent, où les téléphones portables sonnent et agacent, où le brouhaha qui s'intensifie perturbe notre intimité. Par chance, il n'y a pas d'enfants en bas âge, le plus jeune doit avoir une dizaine d'années, l'écran de son Samsung absorbe son attention.

Ma compagne de ce voyage mouvementé ferme ses paupières. En oblique, je la regarde. Je suis charmé par son visage serein, légèrement bronzé, au petit nez en courbure retroussée gracieusement. Est-ce une pensée qui le fait frémir de temps en temps ?

À peine une heure d'immobilisation et notre train redémarre ; nous sommes soulagés par cette bonne nouvelle. Dans l'ensemble, les voyageurs ont été globalement tolérants, compréhensifs. La voix masculine qui a gagné en assurance,

presque enjouée, nous présente ses excuses et nous informe que nous serons indemnisés.

Avec Clarisse, notre complicité s'affirme ; nous plaisantons de bon cœur sur cet incident mécanique. Nous nous moquons gentiment de ceux qui ont fait preuve d'impatience. Sont-ils si indispensables à leur entourage ? Manquent-ils vraiment à leurs proches ? Leur présence est-elle vitale à l'harmonie du cercle familial ? Certains risqueraient de perdre leurs illusions s'ils connaissaient la réponse.

Nous parlons librement de nos récentes lectures, du dernier film apprécié, de l'actualité musicale...

La ville de Lyon l'intéresse énormément du fait de sa situation géographique et des moyens de communication disponibles dans la région ; elle adore voyager. Par ailleurs, elle a des attaches familiales dans le Beaujolais : un oncle et une tante qui résident à Villefranche-sur-Saône et avec lesquels elle entretient de bonnes relations.

Enfin ! nous arrivons à Lyon-Part-Dieu à 17 h pour une arrivée initialement programmée à 15 h 15.

Elle a réservé une chambre à l'hôtel *le Flamant rose* situé en face de la gare. Elle connaît très peu Lyon ; une seule visite effectuée à l'adolescence. Instinctivement et sans arrière-pensée grivoise, je lui propose que nous nous retrouvions à 19 h, nous dînerions ensemble et je lui servirais de guide.

Elle accepte ma proposition, je m'en réjouis.

À 19 h, je l'attends dans le hall de l'hôtel, elle me rejoint. Elle s'est remaquillée et a gardé sa jupe bleue de fil, mais elle a changé de chemisier. Celui-ci de couleur jaune pâle est moulant et il met sa poitrine en valeur. Un gilet léger dans une de ses mains, pour la fraîcheur du soir.

Avec un sourire charmeur et, me semble-t-il, un imperceptible clin d'œil, elle me demande le programme de la

soirée. Je lui réponds que j'aimerais lui vanter les mérites du Vieux Lyon aux traboules typiquement lyonnaises, un quartier pittoresque, anachronique, en partie de style florentin, classé depuis quelques décennies au patrimoine mondial de l'UNESCO et lui faire découvrir la cuisine locale avec un dîner dans un bouchon lyonnais réputé : *les Deux Fiancés*. Nous finirions par une balade digestive sur les quais de la Saône. Manifestement, ce programme lui convient.

« Je vous fais confiance, Christian. J'ai vu un reportage télévisé il y a quelques mois sur ce secteur sauvegardé de Lyon et j'avais trouvé formidable l'ambiance touristique de l'endroit. »

Nous prenons le métro pour le Vieux Lyon et nous commençons la visite. Je lui raconte quelques anecdotes que je complète en évoquant certains souvenirs de mon enfance et adolescence.

Ce flirt d'un soir avec Clarisse me flatte, me procure un immense plaisir, mais m'indispose aussi. Retourné au célibat il y a six mois après une belle histoire qui s'est terminée par une séparation douloureuse, un nouveau départ pour la contrée turbulente et aléatoire du sentiment amoureux me paraît prématuré. Certes ! cette jeune femme est belle et mon attirance pour ses atouts est évidente. Mais aime-t-on quelqu'un ou quelqu'une pour son corps, pour un attrait physique, avec l'espoir que l'âme corresponde à l'apparence, avec le risque que son âme soit laide et ne corresponde pas aux promesses du corporel ? En outre, ma récente aventure sentimentale, traumatisante, à la blessure dont la plaie saigne encore, m'incite à l'extrême prudence et à rester dans une espèce de flou. La tranquillité amoureuse, sans failles, en évitant de se poser les angoissantes questions existentialistes sur la véracité des sentiments, à ce stade de ma vie me convient bien.